

Les marronniers du noir et de la blanche
par
Jean-Bernard Pouy (en noir) et Francis Mizio (en blanc)

*Les marronniers noirs
Sont les marronniers les plus beaux
Mais j'en connais d'immortels
Qui sont de blancs mélos*

1 - NOIR

Y'a toujours un moment où le tueur coince sa victime pour l'abattre. Y'a toujours un moment où le mec va enfin se venger d'une ordure innommable et lui balancer deux balles dans le buffet (pas le clown encadré, le ventre). Et y'a toujours une page où le méchant, qui a le bon au bout du canon de son Magnum (le revolver, pas le champagne), va immanquablement le descendre. Mais avant d'appuyer sur la détente, le tueur, le vengeur, le méchant, parlent, ergotent, mais ils parlent ! Mais ils ergotent ! Et ratata qu'ils expliquent et blablabla qu'ils se justifient et planplanplan qu'ils se rengorgent. Et c'est alors que la future victime trouve un truc, n'importe quoi, une enclume dans le tiroir, une corde qui traîne dans le pré, un couteau planqué dans une rainure de parquet, une poignée de sable dans la moquette, une arme.

Le lecteur se dit toujours, mais quel con, moi j'aurais tiré tout de suite.

1 - BLANC

Y'a toujours un moment où le type face à la nana lui dit qu'il l'a toujours aimée. Y'a toujours un moment où il déclare sa flamme, son ardente passion, son éternelle pâmoison. Y'a toujours un moment où regrette, il espère, il bafouille, il cherche des métaphores en bouche et des périphrases alambiquées. Il parle de roses et de parfum, de lendemains qui scintillent, de ses regrets et de ses espoirs. Demain ils iront ceci, et lui sera toujours cela, et le cheval blanc, et la cape, et les grands yeux mouillés de basset confit et les regards, tournés vers l'horizon, demain, le futur, ensemble. Et voilà qu'il veut lui offrir des perles de pluie venues de pays où il ne pleut pas et soudain le voilà qui veut creuser la terre jusqu'après sa mort pour couvrir son corps d'or et de lumière. Bref, il raconte n'importe quoi... Et patati et patata et que je te malaxe la main durant dix pages...

Bon, il l'adore, il l'adule, mais l'a-t-il dure ? se demande le lecteur qui va chercher un polar, car là au moins, on traîne pas en procédures.

2 - NOIR

Y a toujours un moment où notre héros, passablement déprimé, regarde par la fenêtre. Dehors il pleut. La ville est grise, mouillée, désespérante. De pauvres gens circulent, le dos courbé sous l'averse et l'adversité. De plus en plus de miséreux dorment, trempés, à même le trottoir. Le monde est pourri, vacherie de société. Là, il peut y avoir une variante possible : soit notre héros s'empare d'une bouteille d'alcool si possible extra-fort tord-boyaux (vodka, bourbon, calva, slibovic), et tête comme si c'était au sein même du désespoir. Soit il sort et erre dans la ville pour parvenir au même résultat, c'est-à-dire téter une bonne bouteille, dans le premier rade venu, bistrot généralement rempli d'épaves.

Avant, le lecteur éclatait en sanglots. Maintenant, il referme brutalement le livre et va se chercher une bière.

2- BLANC

Y a toujours un moment où l'héroïne tombe sur un vieil album photos et y trouve des images sépia, et des brins de lavande qu'on mettait dans les chemises de l'armoire de la grand-mère. Ah tiens ça c'est la cousine Bette, et là le cousin Pons... Et qu'il était beau mon père ce héros le jour de son mariage, et ma mère, ne me ressemble-t-elle pas ? Y'a toujours un moment où on se dit que c'était mieux avant, mais qu'hélas il y a eu la fuite du temps, des robinets et celle de l'argent en Suisse. Et maintenant, les fauteuils sont recouverts de draps blancs et les grains de poussière dans la maison endormie brillent dans un rai de lumière.

Alors, devant ces vieilleries, le lecteur se dit, tiens, bonne idée, je vais me faire un vide-grenier ou une brocante et acheter de vieux polars.

3 – NOIR

Y a toujours un moment où notre personnage principal se réveille lors d'un petit matin glauque qui suit une bonne beurrade de la veille au soir, avec la gueule comme un camion, comme une enclume, comme un compteur à gaz, la tête couverte d'une casquette en béton, en zinc, en titane, en kevlar, en peau de locomotive, et, à son premier mouvement, des éclairs vibronnants lui traversent le bulbe, des élancements, des coups de poignards, des déflagrations, marteau-piqueurs, B-52, Verdun, Khe-Sanh, Kaboul, traversent sa pauvre tête. Alors, il décide de téléphoner aux docteurs Doliprane, Nurofen, Advil et Rince-Cochon.

Avant, le lecteur, par empathie, avait vraiment envie de gerber. Maintenant, il va au *Franprix* acheter six bouteilles de Quezac, prend son vélo pour se taper douze bornes à fond, ou enfile un jogging, ce qui est quand même la honte.

3 – BLANC

Y'a toujours un moment où l'héroïne, chevelure écartée sur un oreiller qui sent encore l'amour se réveille dans des draps de soie, les sens apaisées et le corps comblé par les caresses nocturnes de l'amant. Il y a un arôme de croissant et de pain frais, de beurre et thé Earl Grey. Elle passe une jupe pastel et un pull qui lui découvre les épaules. Elle cligne des yeux dans la lumière du midi, ses pieds nus sur le sol en Carrare... On entend le chant des grillons et celui de l'alouette. De la place, sous les tilleuls, lui parviennent les chocs de boules de pétanque. Il est sur la terrasse, plus beau que jamais. Il lui tend la main, lui sourit. Le salon de jardin est en fer forgé blanc et sous sa serviette brodée, près de sa tasse en porcelaine, elle découvre un petit paquet. Non, il y a pensé, quel amour : c'est leur anniversaire !

En lisant ça, le lecteur se dit qu'il irait bien dans une boîte de nuit retrouver une de ces bombasses en cuir qu'on ne croise que dans les polars et qui, elle, déménage.

4 - NOIR

La glace, le matin. Aaah la glace, le matin, dans laquelle notre personnage se mire, pas rasé, la tronche fracassée, l'œil torve. Cette glace, ce miroir de lavabo avec qui le héros discute. Putain, la gueule. Ce qu'il 'voit, c'est un autre. Le ravage des ans. L'inconnu. La barbe de dix jours. La femme qui s'est barrée. Le désespoir du monde. Le Grand Soir qui n'arrive pas. La fin de l'abonnement à *Télérama*. La défaite du PSG, tout ça.

Généralement, à cet endroit du texte, le lecteur pense à réserver pour la thalasso de septembre.

4 – BLANC

L'autre, en face. Aaah, l'autre que l'on déteste, l'enfer qu'il est cet autre. Le rire et le cheveu gras, la bêtise au front de taureau, le verbe fort et le ventre blanc et mou de la pleutrerie... Un cuistre, un jaloux, un aigri. L'autre qui est là, toujours si proche, qu'on sent son souffle, qu'on supporte ses mots, ses manies, ses tics, son parfum bon marché, les cartes postales idiotes, les photos de ses gosses morveux... Aaah l'autre qui n'est que l'incarnation de cette humanité qui ne reconnaît pas son génie, son intelligence, à lui le héros. L'autre avec qui il va falloir pactiser, se compromettre. L'autre cet ennemi de soi. Jusqu'à la retraite. L'autre qu'on hait.

Généralement, à cet endroit du texte, le lecteur se dit qu'il va prendre l'autre... l'autre livre, là. Le polar.

5 – NOIR

Le trou noir. Le héros a été assommé. Il tombe toujours dans un puits sans fond, une sombre béance, à peine zébrée de folâtres nyctémères, dont il émerge sans cesse en ne sachant jamais où il est. La plupart du temps, il se retrouve saucissonné dans une cave humide. Et, souvent, avant que ses yeux ne s'habituent soit à l'obscurité, soit au glauque, il entend des gémissements, pas loin (deux fois sur trois, c'est une gonzesse). Le lecteur, lui, sombre dans un autre trou noir, le sommeil.

5 – BLANC

Le flashback. L'héroïne vient de mordre dans un de ses petits gâteaux d'une teneur en calories de 95 kCal comprenant 1 g de protides, 4.5 g de lipides, 12 g de glucides pour 100 g sans adjuvant ni stabilisateur ; conserver de préférence dans un endroit sec. Alors soudain les souvenirs qui affluent à la surface de sa chevelure blonde : le grand-père qui la promenait dans sa brouette. Sa première bicyclette, son premier baiser sur la bouche, son premier flirt au collègue... Et les années filent : les études de pharmacie, la rencontre avec Jean-Bernard, le mariage, la bronchiolite de Lou-Salomé et les oreillons de Pierre-Margaux... Puis d'autres plus sombres : le divorce à cause de cette salope de rouquine de merde... Puis, la nécessaire reconstruction, l'éclate : les cuites, les soirées entre femmes seules, l'abonnement à *Meetic*, les rencontres sans lendemain, les premiers gang bangs... Et puis soudain la révélation : le bio, le développement durable, le café équitable, le tri sélectif et le salon médecine douce, les stages en Ardèche, en sandales, les bras ouverts dans le pré, les yeux dans l'harmonie stellaire et les oreilles branchées sur la musique des sphères...

Le lecteur, lui comprend enfin pourquoi la couverture du bouquin était en toile de jute.

6 - NOIR

Pendant la scène d'amour, y'a la main de l'homme qui passe sur le carré de peau entre le bas (arachnéen) et la culotte (de soie). Et hardi petit, le carré de peau comme passeport pour l'extase. Surtout que, pas très loin, il y aura toujours des seins qui jaillissent (des nibards aux aréoles brunies et au tétou turgescant), des croupes généreuses, des sexes giboyeux (souvent antres mystérieuses). Et, après, c'est l'épuisement. Et on remet ça, au bout de quinze lignes. Ensuite, c'est le Guinness Book. Cette scène de gymnastique amoureuse intervient généralement quarante pages après la rencontre fortuite avec la dame (qui, si possible, doit être la nana du méchant), simplement un regard, une cigarette que l'on allume, un mouvement de hanches, deux répliques à syntagme intégré, etc.

Le lecteur, émoustillé, relit sa collection complète des textes de Cholodenko.

6 - BLANC

Ca s'est passé à la cafèt. Elle est apparue avec son plateau et sa poire Belle-Hélène et depuis il essaie de l'approcher. Il faudrait qu'il se fasse inscrire au comité de pilotage des projets de spécifications fonctionnelles. Ca lui donnerait davantage d'occasions et d'excuses pour traîner à l'étage du contentieux. Ensuite, il faudrait qu'il sympathise avec le nabot du bureau 229 qui s'occupe des normes et brevets en déshérence car il est contigu à la salle de repos où se trouve le distributeur. Au terme d'un mois ou deux de manœuvres, il pourra peut-être se glisser auprès d'elle. Elle n'aurait pas de monnaie. Alors il lui proposera de lui offrir un potage, car lui il a plein de pièces jaunes : il plongera ses yeux dans les siens et il demandera : « à la tomate ou pêcheur avec des croûtons ? » Elle rosira, intimidée. Elle sera illico séduite. Lui, il prendra tomate. Et si tout se passe bien, il aura le courage de lui proposer d'aller au cinéma voir un vieux film de Resnais... Il a des chèques du comité d'entreprise.

Le lecteur fouille dans ses DVD et se demande où il a pu mettre ses vieux Rocco Siffredi.

7 - NOIR

Y'a le héros, dans le métro. Et qu'est-ce qu'il voit le héros dans le métro ? Il voit quatre skins tabasser un type, généralement immigré ou clochard. Le héros intervient et met en fuite les assaillants: festival d'atémis, coups de latte à la gorge, un couteau surgit, heureusement que les vieux cours de Vo Vietnam (de la jeunesse militante) ont laissé des traces.

Le lecteur, lui, pense qu'il aurait terminé à l'hosto avec la gueule comme un compteur (voir 4).

7- BLANC

Y'a le couple, dans la voiture. Lui il aimerait qu'elle comprenne enfin comment on lit une putain de cartes. Il menace de s'acheter un GPS et comme ça il ne lui demandera rien. Et puis il se retourne et il demande aux gosses de la fermer un peu, d'arrêter de se foutre sur la gueule.. Ca fait dix ans que ça dure, dix ans qu'elle prend les cartes à l'envers et du coup ils loupent les bretelles depuis dix ans. Dix ans tu te rends compte ?, qu'il dit. De toute façon, on ne peut rien lui demander. Il dit : c'est pourtant pas sorcier. Il dit : même tes gosses y arriveraient. Elle ne dit rien, elle a les lèvres pincées, elle encaisse. Ca fait dix ans qu'elle supporte, mais elle s'en fiche car elle partira, c'est sûr elle partira. Encore quelques années et les gosses seront plus grands et elle va le plaquer avec son foutu GPS. Il dit : voilà on a loupé la bretelle. Il dit : putain c'est pas possible, va falloir faire demi-tour. Elle ne dit toujours rien, mais quand il dit : heureusement pour toi que je ne suis pas ton patron je serais obligé de te virer, alors elle éclate en sanglots. Et pourtant, elle ne veut plus pleurer.

Le lecteur pense lui que dans un polar elle aurait sorti un flingue de la boîte à gants et dézingué toute cette famille de tarés et question suivante.

8 - NOIR

Y'a le héros qui veut aller voir le chef et lui parler. Le chef est dans un bureau officiel. Donc il y a une secrétaire qui filtre les passages. Deux versions se présentent sous nos yeux ébahis: l'assistante de direction est un canon qui croise les genoux, ou bien c'est un cerbère à moustaches. Trois tactiques ; soit le héros vanne à mort, soit le héros drague à fond, soit le héros enfonce la porte.

Il serait temps que les auteurs en trouvent une quatrième, pense le lecteur, très légèrement désappointé.

8 - BLANC

Y'a le héros qui vient voir sa mère à l'hôpital. Ne restez pas longtemps demande l'infirmière. Il ne la reconnaît qu'à peine. Elle est décharnée, les yeux pâles, les lèvres minces et cassantes. Il s'approche et l'embrasse sur le front. Elle a une odeur particulière. Une odeur de médicament et une autre, qui fait peur. Une odeur qui fait froid. Sa voix n'est plus qu'un filet. Sa mère lui demande d'un faible mouvement de tête de s'approcher. Il pose presque son oreille contre le trou noir, édenté, et il entend dans un souffle : « Pierre-Henri, je dois t'avouer un secret. Ton père n'est pas ton père, mais je l'ai aimé follement. Je ne l'ai trompé qu'une fois... En fait, tu es le fils de la 12e compagnie de pompiers de Rochechouart ».

Le lecteur espère alors très fort que les pages suivantes ne vont pas passer en revue la vie de chacun des guerriers du feu.

9 - NOIR

Une fois la porte franchie, y a notre personnage qui se retrouve face au méchant-mais-tellement-cynique-qu'il-en-devient-sinon-bon-du-moins-intéressant/sauvable. La liste est longue. Le flic anciennement de gauche à qui on a trop enlevé d'affaires, le journaliste pourri anciennement jésuito-marxiste, le PDG-libéral affameur dans sa jeunesse anarcho-syndicaliste, l'anar devenu de droite par boisson (Blondin, priez pour nous), le juge Saint-Just divorcé trois fois dont la fille s'est suicidée à cause de la drogue, le gangster anciennement diplômé de Sciences-Po.

Après cette scène obligatoire, le lecteur se dit finement que rien n'est simple.

9 - BLANC

Une fois les yeux ouverts, elle comprend qu'elle vient d'avoir un moment d'absence. Elle est devant sa psy. « Vous me parliez de votre professeur de biologie. Vous me disiez qu'il vous demandait de rester après les cours. » Elle s'aperçoit qu'elle ne se souvient plus du tout de ce qu'elle faisait le soir avec lui. Elle se concentre. Ça ne vient pas... Elle revoit juste la blouse blanche, parfois trop ouverte sur un torse velu... La psy dit : « On dirait que vous avez effacé ce souvenir. Pensez-y et revenez mardi ». Dans le métro, elle se demande elle restait le soir en cours de soutien. Elle qui a toujours eu les meilleurs notes en biologie ! Alors elle s'assied dans sa cuisine et réfléchit. Et soudain, ça lui revient. C'est son oncle. Son oncle qui la tripotait à chaque fois à son retour de biologie. Son oncle avec ses grosses mains et sa bouche molle, et son haleine d'ivrogne. Alors elle descend acheter une pile de cartes postales. Elle a décidé de tout révéler à la famille. Il faut qu'ils sachent. Elle va juste écrire sur chaque carte : « C'est à cause de Marcel que j'ai cette phobie des grenouilles ». Puis, elle prend son journal intime et décide de commencer la narration de sa cure. Elle a bien le droit d'aller comme n'importe qui au camping des rainettes. Ça sera son combat. Ce sera justice.

Après un roman de ce jus, le lecteur se dit que si Freud n'avait pas existé, l'industrie éditoriale ferait moins la fière.

10 - NOIR

Notre héros, qui n'est pas la moitié d'un con, est bardé de citations ou de références, comme un gigot de lard moderne. Il va citer volontiers Spinoza, Hegel, Wittgenstein, Marx, Trotsky, Omar Khayyam ou Baudelaire. Dès qu'il est en voiture, sur l'auto-cassette, il va écouter Sketches of Spain de Miles Davis. La philo, la poésie et le jazz, bonnes adresses. D'autant qu'il lit, tous les matins, Libé. Le lecteur, qui n'aime pas qu'on lui fasse la leçon, se met immédiatement soit le Stabat de Pergolèse, soit une compil des Ramones et s'abonne à Voici.

Et je ne parle pas de l'épicier marocain (ouvert jusqu'à 23 heures), de l'ex-femme qui se débrouille mal (et, on le sent, qui regrette la vie passée), la virée en banlieue (avec les dangereuses caves et le cacou qui parle en verlan), la pute ou le travelo avec qui l'on prend, tous les matins, un café au rade du carrefour, le médecin légiste goguenard au sourire formolisé, à la philosophie manichéiste, la vie, la mort, tout ça, et les couilles du mort dans la main, le long trajet sur l'autoroute désincarnée avec la pauvre prolétaire au péage et le coup de téléphone rageur dans la station-service, et l'arrivée tonitruante face à l'océan, le ciel, la mer, cent fois recommencés, le cours d'ergonomie balistique, le 9 mm et le .38 c'est pas pareil, etc. etc. mais comme il est dit dans le titre, la liste est longue comme, comme ... euh ...

Ah oui, j'oubliais ... Les métaphores.

10 - BLANC

Et je ne parle pas des voyages en Orient ou Italie, des voyages avec ma tante, de la maternité sous péridurale, des bicyclettes bleus et des foulards rouges, des hôtels à Venise et des jeunes hommes pulmonaires, des vaches rousses, blanches et noires sur lesquelles tombe la pluie et les cerisiers blancs made in Normandie, des yeux bleus des guides de haute-montagne et de Lawrence d'Arabie, des parties d'échecs avec la Mort et des poètes fonctionnaires portugais, des salles d'attente et des quais de gare envahis de vapeur, des bals à l'ambassade et des limousines aux vitres fumées, des chasses à courre et des cours d'immeubles, des ciels de Loire Atlantique et de Port Soudan. J'oublie les mouchoirs parfumés et l'Orient Express, les ombres dans les couloirs de couvents, les regards de jésuites, les vitraux de la bibliothèque du congrès et les meubles ligne Rozet. Je n'ai pas parlé de Prada ni du Prado, de la Tate, de la tétine, de Staline, de Stallone, du cinéma, des casinos, de la fille d'à côté, du mauvais garçon, des malheurs ou du choix de Sophie, du muezzin ou des anchois de Sofia, du Cap-Horn, de la cardamome, des croisières en paquebot, du grand Gatsby, de l'odeur des camélias, de celle des camélidés, de l'appel de la mère et celui de la forêt, du Diable, des anges ou des démons, des 40 siècles qui nous contemplent, du sel de la terre et des cheveux poivre, des coolies indiens et des coulis de framboise, de l'âme slave, de la Kolyma, du chemin des Dames, des Dames du temps jadis, des sherpas et du shopping pas cher, de l'organdi, du porphyre et des yeux améthyste... Car oui, j'oubliais : le blanc est le mélange de toutes les couleurs.